

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Mastiquer une rose

Ángela Hernández Núñez



Number 108, Winter 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65518ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hernández Núñez, Á. (2011). Mastiquer une rose. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (108), 63–70.

## Mastiquer une rose

Ángela Hernández Núñez

MES YEUX étaient toujours verts. Dans la bouche, à la place des dents, j'avais de petites fenêtres. Les gens déplo- raient de me voir travailler. « Si petite pour être dans une cui- sine, un de ces jours elle va se brûler. »

Mais j'étais heureuse dans l'alchimie complexe du chape- let d'ails, des haricots bouillis, du mélange odorant des oranges vertes et des piments forts, des transformations qui résul- taient de mes jeux.

Dans mes yeux, brûlés par le nuage de fumée que déga- geait la combustion du bois mou dans le fourneau, il y avait de la joie. Le lieu était fait de brèches et de fenêtres par les- quelles pénétrait un monde de fraîcheur, respirant la poire mûre et le boisé. Le présent correspondait à ce qu'embras- saient mon cœur et mes regards.

Quand j'allais à la rivière, un panier de linge sale sur la tête, des regards apitoyés suivaient ma silhouette vacillante dans le rectangle à l'intérieur duquel je m'amusais à garder l'équilibre, sentant mon corps capable de se placer dans l'axe du ciel et de la terre et d'unir les deux par le courant candide des veines.

Le jour m'appartenait. Durant des heures, j'agitais la mousse, j'avivais les braises par le souffle de mes poumons, je vivais l'intimité de la cendre et de l'eau. Laver le linge était faire appel à l'eau, au feu, à l'habileté des mains. Eau, feu, mains... Mes mains se ridaient et s'allongeaient, ensuite mes ongles s'érodaient à force d'enlever des pansements.

Je me taisais mais tout le reste rêvait. Œufs couvés, aryth- mie de juments musclées berçant dans les plaies du dos l'avi- dité insoucieuse des insectes. Animaux dans le prélude du rut. Domaine des oiseaux et de l'humidité. Choses qui tombent 63

ou se défont, pendant que d'autres germent dans un mouvement incessant.

De temps à autre, une soudaine crainte. L'ange glissant le long du pommier sylvestre sur mon flanc gauche. Il est sourd-muet, je le sais parce qu'il ignore les battements de mon cœur. Il regarde la photo qu'il tient dans sa main et il se hisse de nouveau jusqu'à la cime de l'arbre.

Je tape des mains, je patauge dans l'eau, je siffle, mais, comme en d'autres occasions, il m'ignore. La crainte surmontée, je veux juste que l'ange remarque ma présence.

J'étais la quatrième des filles et la huitième du groupe. J'étais, après ma mère, la femme de la maison. J'ai appris que les filles partent en premier. Elles ne sont pas obligées de s'enrôler dans la Garde nationale ou de se trouver un emploi. Elles se dénichent un homme ou entrent au couvent (les bonnes sœurs sont toujours actives, détectant les filles qui ont une vocation de cloîtrée) ou s'établissent chez des parents pour aider aux tâches domestiques ou remplacent les femmes qui sont au travail. Il suffisait d'une étape au-dessus de nous pour disposer de notre énergie.

Noraima, l'aînée et la plus aimée des sœurs, était partie avec un homme. Ma mère pleurait, et nous, nous courions à l'épouvante derrière Noraima sans comprendre la tragédie de ce geste de délire ; s'enfuir dès la première nuit dans les bras d'un jeune homme à la chevelure éclatante, vers un lieu inconnu, vers un destin inconnu, pendant que les frères adultes parcouraient la montagne, armés de machettes, supposément disposés à saigner l'honneur qu'il n'était déjà plus possible de rétablir.

Ah ! Noraima, sa beauté nous transportait. Chaque matin, elle se levait, le miroir à la main, et debout face à la fenêtre, elle observait son reflet sans sourciller. Ensuite, elle se poudrait le visage. Encore étonnée de l'intensité de son regard, elle se rendait à la cuisine pour attiser les braises sous l'eau du café. Elle le préparait et nous le servait avec un morceau de pain ou de *casabe*<sup>1</sup>. Elle détestait les tâches domestiques et

c'est pour cela qu'elle est partie. Elle devait prendre soin de ses frères cadets, supporter la pression des plus vieux (qui se sentaient responsables de la protéger et qui, ne sachant pas comment remplir cette obligation, la pressaient comme un citron, exigeant qu'elle fasse attention à son linge et à ses repas, prétendant faire d'elle une femme), en plus de souffrir les problèmes d'une beauté qui s'installa trop tôt dans son corps d'adolescente.

Le maître d'école ne voulait plus partir de chez nous. Le dimanche, un homme gros et souriant arrivait du village avec des caisses pleines de victuailles qu'il remettait à ma mère, et des friandises pour nous. Il voulait offrir une maison meublée à Noraima. Ça ne lui rentrait pas dans la tête qu'elle refuse ce cadeau. Notre mère ne savait plus quoi faire pour le mettre à la porte. Elle disait que sa fille n'allait pas être la maîtresse d'un riche, qu'une femme qui vend son cul ne vaut pas mieux qu'une chatte en chaleur.

Les hommes étaient comme des fourmis autour de ma sœur. Ils la harcelaient avec ferveur, ces cinglés, et je crois qu'aucun d'eux ne l'avait approchée avec toute sa tête sur ses épaules. « Avec des vis louses dans le coco », disait ma mère, profondément inquiète de l'ascendant qu'exerçait Noraima sur des types qui semblaient chercher dans la sérénité claire et profonde de ses yeux la lucidité qu'il leur manquait. Par exemple, le riche, lors d'une veillée funèbre, riait stupidement en mangeant ou en racontant un fait malheureux. De sa fille morte, il en parlait avec un rire nerveux. D'affaires, avec un rire bègue. De son espoir avec Noraima, avec un rire lubrique. Son ravissement provoquait en nous quelque chose d'inquiétant.

Personne n'aurait voulu du maître d'école comme mari d'une parente. À tout moment, mes parents, bien que craintifs devant son autorité, se voyaient obligés de se quereller avec lui à propos des hématomes que les enfants affichaient sur les fesses et les extrémités. Même moi, sœur de Noraima, j'avais été rouée de coups pour avoir égaré un crayon qu'il m'avait prêté, précisément parce que j'étais la sœur de Noraima.

Noraima était l'avenir de la famille, et elle partit comme ça, sans raison, avec un simple soldat (si au moins il avait été officier), laissant en touche le prétendant approuvé par tous. Berto, qu'il se nommait. Il avait les yeux d'un beau bleu, mais morts. Des yeux morts, les regarder était comme regarder une page blanche. Ma mère plaçait deux chaises dans le salon, s'asseyant à côté d'eux pour les surveiller. Tâche inutile puisque Berto ne jetait aucun regard suspect, ne glissait pas sa main, ne faisait rien de ce que j'espérais. On racontait qu'il allait hériter d'une épicerie. Noraima ne l'aimait pas, et c'est pour cela qu'elle est partie avec le cousin simple soldat.

Notre mère sanglotait. Ils n'avaient même pas attendu la nuit pour prendre le large. Elle n'avait même pas quatorze ans. Et le pauvre Berto... (J'imaginai ma sœur partir en courant jusqu'au bout de la rue — de l'unique rue —, se plaignant que ses amoureux ne lui apportaient pas de friandises.)

Quelque chose de mieux m'arriva de Noraima : une paire de souliers blancs pour moi et pour chacune de mes sœurs. Trois paires de souliers resplendissants, avec cordons et boucles au talon. J'étais sur le point de jeter les tennis décolorés qui avaient le don de ne jamais s'user (ils venaient de pieds en pieds, de sœur en sœur, succédant à leur usage). Mais, comble de malheur, les souliers blancs n'étaient pas du même point que mes pieds, démesurément grands. Je n'ai jamais réussi à les ajuster même si je badigeonnais ma peau d'huile et savonnais la plante de mes pieds. Même en bourrant les souliers de chiffons pendant plusieurs jours. Ce sont de bons souliers, du jamais vu, c'est pour ça qu'ils ne s'usent pas, disait-on, à ma grande déception.

Ma mère les a vendus à la famille Marte. Et je voyais mes souliers luire dans les pieds de la fille du même âge. Ils allaient bien avec sa robe d'organdi et les rubans sur sa tête, ils étaient assortis avec ses vêtements soignés. Pendant la messe, je jetais un œil sur ses pieds et c'était comme si je découvrais quelque chose de moi, qui n'allait pas avec moi. J'imaginai que le papillon qui voletait autour de mon visage pendant que je faisais la vaisselle allait s'abattre un jour sur

Toute chose de valeur qui arrivait dans la localité aboutissait chez les Marte. Comme un aimant qui déblaie un amas de ferraille, autour de leurs biens ne restait que la pauvreté propre des autres. Même nos terres s'annexèrent aux leurs quand notre père, gravement malade, déçu par le médecin de service qui avait confondu un ulcère de l'estomac avec une dysfonction de la prostate, avait dû vendre la ferme à rabais pour pouvoir aller se faire soigner dans la capitale. Le hurlement de l'ambulance annonça son retour une semaine plus tard. Il était revenu mourir à la maison, avec une longue cicatrice à l'abdomen, les poches vides, l'âme fondue par une douleur qui ne l'empêchait pas de prendre conscience du désarroi dans lequel il nous laissait.

Profitant d'un voyage au village, ma mère m'acheta des mocassins de caoutchouc, c'était tout ce que permettait l'argent de la vente des souliers blancs. Noirs et laids, je les aimais. Je faisais peu de cas des menaces : « Essaye-les bien. Il ne faut pas qu'ils te serrent trop. Si tu les salis, ils ne te les changeront pas. » On me mesura le pied droit, et sachant que si je les refusais, je devrais attendre que quelqu'un retourne au village, ce qui pourrait prendre encore beaucoup de temps, j'ai proféré avec hâte : « Ils me font, ils sont confortables. » Ma mère persista : « Ils me semblent trop justes. C'est mieux qu'ils soient un peu grands pour que tu les aies pour toute l'année scolaire. » J'assurai qu'ils m'allaient parfaitement. « Vous ne voyez pas qu'ils me vont bien ? »

Plus tard, c'est avec effroi que je me suis rendu compte de la différence de mes pieds. Dans le gauche, la chaussure me serrait de manière insupportable. Mais il n'était pas question de dire à ma mère, qui travaillait plus d'heures que n'en comptait le jour, que j'avais un pied plus grand que l'autre. J'ai souffert stoïquement le martyre.

Le plus difficile lors de la première communion fut de rester debout pendant des heures. L'étroitesse qui enserrait mes membres inférieurs me blessa aux talons. De rigides protubérances se coagulaient dans mes aines. Elles sont sèches, diagnostiqua ma mère, psalmodiant pour que cette inflammation

des ganglions ne me mortifie pas comme une pénitence méritée pour mes multiples péchés, entre autres celui des « mauvaises pensées ». Pire encore c'était de ne pas les reconnaître, « que ne viennent pas les mauvaises pensées », et qu'elles s'en aillent aussitôt. Pour ce qui était de penser au corps, c'était risqué. J'essayais de ne jamais regarder mon sexe, car les yeux introduisaient la pensée : péché. De même que tomber sur mes frères en train d'uriner. Écouter le jet, la mauvaise pensée était d'imaginer par la suite le pénis au lieu de la fontaine. Comment ne pas avoir de mauvaises pensées ? Nous dormions tous dans la même chambre. Éloigner de l'esprit certaines parties du corps et ce qu'on faisait avec elles. Mais dans l'effort de m'en éloigner, j'y pensais. La pensée était comme un élastique. Je l'étirais au maximum, quand je la relâchais, elle me frappait la main. L'inévitable du péché, nous sommes tous pécheurs. Se confesser avant de communier. Manière de se nettoyer avant de se salir de nouveau. Parmi l'infinité des êtres, il n'y en a eu qu'un seul sans péché, la Vierge Marie. Moi, je reviens toujours avec les mêmes péchés : j'ai eu de mauvaises pensées, j'ai manqué de respect aux aînés, j'ai eu de mauvaises intentions, j'ai été orgueilleuse. Le répertoire consacré des fautes. Mais, comme tout mortel, je vivais dans le vice, à cause de la désobéissance de lointains ancêtres, qui s'avéraient inimaginables dans leur pureté originelle.

Sûr que je me sentais plus corrompue que Néron. La pénitence des mocassins constituait une preuve de mon désir de pureté. Je le méritais, surtout, parce qu'au prix du plus grand effort, je n'arrivais pas à rester éveillée durant la prière du rosaire. La monotonie des Ave Maria brouillait ma vue. Les lèvres continuaient de répondre même si je dormais depuis longtemps.

Les anges vont nu-pieds. Je l'ai vérifié avec l'ange sourd-muet de la rivière. Mais il ne ferait pas cas de moi si je me trouvais sous la plante de ses pieds. Marcher les pieds libres devait être la récompense à leur pureté. Ils ne touchaient pas le sol, c'est pour cela qu'ils pouvaient aller pieds nus. Nous, en

68    revanche, marchions sur des œufs de vers ou sur les terribles

sept peaux, bouillie de petites couleuvres, assez féroces pour dévorer un ventre. Les anges n'attrapaient pas de parasites. C'était pour cela qu'ils me fascinaient.

S'il s'avérait facile d'endurer par la voie mystique la frayeur de mes pieds emprisonnés, ce n'était pas la même chose à l'école. Tôt le matin, je plaçais les mocassins dans l'eau tiède savonneuse. À deux heures de l'après-midi, je les ajustais et prenais le chemin de la pépinière. Ensuite, je m'en défaisais et les cachais derrière le mur sur lequel s'appuyait l'ardoise. Aller pieds nus durant la récréation, marcher sur le plancher froid de la classe étaient des circonstances délicieuses qui se terminaient abruptement à l'heure de partir. Mes pieds, dilatés dans la liberté, devaient revenir dans leurs souliers.

Armée de courage, après six mois de sombre mortification et avec des plaies au bout des orteils et sur les contours des pieds, d'un ton grave, j'ai demandé à ma mère de couper la partie arrière pour les convertir en sandales. J'ai invoqué la chaleur et la croissance de mes pieds, ils suaient tant que j'ai failli m'évanouir à quelques reprises.

C'est la visite à notre école du directeur régional de l'Éducation qui m'a décidée. Pendant celle-ci, je n'ai pu me libérer de mes souliers. Le maître, pour comble de malheur, m'ordonna de réciter le poème des pères de la patrie. Mon frère Paul me l'avait appris et moi, j'y avais inséré des oraisons musicales.

Ma pâleur et ma sueur ont dû impressionner l'invité. Il demanda au maître s'il me permettait de m'asseoir, mais celui-ci voulait étaler ses réussites et insistait : « Cette fille est très éveillée. Vous verrez qu'elle a de la mémoire. Allons, Cristina, récitez-lui le poème. » Je faiblissais. Je dois remercier la générosité du gentleman devant ma lividité. « Laissez-la s'asseoir. Elle récitera une autre fois. Peut-être qu'elle n'a pas mangé aujourd'hui ? » (Si ma mère l'avait entendu, elle aurait été insultée.)

Par la suite, j'ai vu que non seulement les anges allaient pieds nus, mais aussi les morts. Je n'ai plus peur qu'on m'enterre un jour. « Cette fillette a le cœur dur », me disait-on quand on emmena le cadavre de mon frère aîné. Des gens 69



pleuraient à cause des circonstances de sa mort. Ils étaient choqués qu'il soit l'unique gardien qu'avaient tué les guérilleros avant que les autres gardiens aient tué tous les autres guérilleros. Il sympathisait avec les morts, mon frère, tout comme les guérilleros. Les femmes souffraient d'attaques et tombaient par terre. Ma mère était en larmes, se remémorait à voix haute les détails de l'éducation du fils, depuis la grossesse jusqu'à ce qu'il s'enrôle comme militaire. Il nous envoyait dix pesos par mois, ce qui nous servait de garantie pour le crédit à l'épicerie des Marte.

J'adorais mon frère. Je me rappelle entre autres la fois qu'il me souleva de terre pour m'expliquer pourquoi l'image de Jésus avait le cœur à l'extérieur. Cependant, je ne pouvais pleurer comme les autres, parce que mon frère avait finalement enlevé ses bottes et allait pieds nus comme les anges. Un jour, je le verrai descendre et monter, regardant mon portrait dans la paume de sa main. Lui ne fera pas cas de moi, mais il sera là tout de même, sans avoir à se battre avec personne.

*Traduit de l'espagnol par André Charland*

**érudit**  
www.erudit.org

*XYZ. La revue de la nouvelle* est disponible en version numérique sur Érudit (pour les deux dernières années, abonnements payants seulement), portail canadien de revues, de dépôts d'articles et d'ouvrages électroniques.